

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 17

Artikel: Le miracle de la fondue
Autor: Chappaz, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

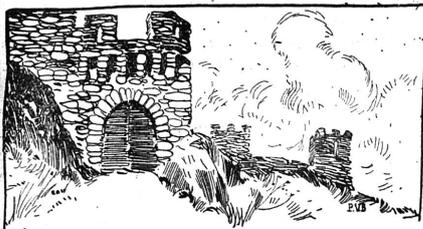
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES NORMALIENS DE 1882

Le samedi 29 avril 1882, à 10 heures du matin, dans la grande salle de l'Ecole normale, le directeur Delorme, entouré de son état-major, libérait une classe en remettant à chacun des soldats de celle-ci un papier, blanc pour le paradis, rose pour le purgatoire (en d'autres termes les brevets définitifs et provisoires). Le 22 avril dernier, on nous a prié de nous recueillir un instant le samedi 29 avril, pour commémorer cette date honorable. Nous ne savons combien de temps les candidats au brevet primaire sont tenus aujourd'hui sur le gril. Ce qui est certain, c'est qu'il y a quarante ans, cela chauffait fort. Le vieux document, placé sous nos yeux, et qui échappa au bûcher, témoigne que les épreuves commencèrent le jeudi 30 mars. Pendant un mois, ni plus ni moins, il fallut gravir chaque jour la côte de la Cité pour venir devant de respectables juges et alimenter le feu sacré d'où devaient sortir les lumières pédagogiques dont la patrie vaudoise avait besoin cette année-là.

On les compte — c'est de la classe de 1882 que nous parlons — sur les doigts d'une main ceux qui, aujourd'hui, vont poursuivre cette tâche ingrate : l'éducation de la jeunesse. Solennellement, devant les autorités, et en présence de nombreux représentants de plusieurs générations d'élèves, on couronnera deux ou trois vétérans qui ont enseigné sans arrêt, depuis qu'ils sont sortis de la vieille maison, dans la même commune. Ils nous ont dit l'autre jour, alors que nous étions réunis une bonne douzaine, leurs joies, leurs peines : ils peuvent être fiers de la tâche accomplie.

Ce n'est pas sans une secrète mélancolie que nous nous sommes revus. Signe caractéristique : il n'y a eu aucune chanson, seuls quelques chœurs très doux, spontanément et discrètement entonnés. Si la soixantaine est là, le cœur reste à la bonne place. Il y a eu même un événement remarquable : l'un des nôtres, que nous n'avions jamais vu dans nos réunions de classe, s'est ravisé, et nous l'en avons accueilli avec d'autant plus de joie. Puis, des portraits ont circulé. Voilà par exemple un superbe colon — c'est une manière de parler, car il s'agit d'un professeur, établi là-bas, non pas près, mais loin du village ; voilà, disons-nous un des nôtres, en villégiature dans la campagne américaine ; tête chenue, au milieu de sa famille et de ses élèves. On devine qu'il n'a pas oublié la mère-patrie ; peut-être même pense-t-il à ses vieux camarades, et si la télépathie n'est pas un vain mot, il aura tressailli d'émotion tandis que nous parlions de lui et de la partie de quilles où, un jour — quelle poigne — il lui resta une manette dans la main.

La lettre de convocation disait : « La dernière ne

sonne pas, mais nous n'en entendons pas moins une note grave : celle du quarantenaire. » Il est certain que nous ne sommes plus jeunes, si nous en croyons nos états civils. Le souvenir, heureusement, est une fontaine de Jouvence. Nous nous y sommes baignés et voilà que, secouant pour quelques heures nos préoccupations d'hommes conscients de leurs devoirs, nous sommes redevenus absolument ce que nous étions autrefois. Aussi, pourquoi ne reprendrions-nous pas ce salubre exercice, d'autant plus que sur 23, c'est 17 qui restent sur le pont, bravant les orages de la vie.

En attendant, et pour terminer ce bref palabre, rappelons aux jeunes se croyant déjà des vieux, parce qu'ils n'ont plus vingt ans, que le printemps est de tous les âges. Ne pouvons-nous pas, chaque année, en cueillir les fleurs ? L. M.



ONN'ORDONNANCE

NOINON Dzoïet de Tsezeu s'étai rontu on bré ein sé foteint avau la tète de recoo yo l'étai zu ein déguelhi po fère la patouira. Lo valet à la sadze-fenna, qu'étai dein lé mouscatéro, mâ qu'avai risqué d'it're dein lé chasseur à tsévu, chaîté su sa Lise, onna balla cavala, et part au décime galo tant qu'à Losena, queri lo mândzo po veni rapistolâ lo bré à Toinon. Ye lo trova justameint tsi li et lo pria de veni tot lo drâi à Tsezeu, que Toinon étai gaillâ moo. Lo mândzo, qu'étai on tot à fé bon et brav'homme, fa mettré la salla à son tsévu et part illicô. Ein passeint à Remanè, Dâvi à la Lisette que lo vâi, lo criè po allâ tsi li vère son frère qu'étai malâdo. Lo dotteu lâi dit :

— N'é pas lo teimps dein stu momeint ; mé faut vito corré à Tsezeu !

— Mâ, monsu lo dotteu. repond Dâvi, vo ne vo z'arriterâi pas ; veni adé ! mé recoumando !

— E-te au lhi, voutron frère ?

— Na, ye s'è levâ s'ta véprâo, et lo vouâte-lé chetâ devant lo catze-bori.

— Qu'è-te que l'a ?

— On n'eim sâ rein : ne pâo pas medzi et n'a rein d'acquouet.

— Eh bin : dépatzein-no dé lo guegni, câ su pressâ.

Lo mândzo s'approuzè dâu malâdo, lâi dit de trairé la leinga, et ve tot de suite cein que l'avâi. Ye demandé dâu papâi po écrire n'ordonnance, mâ n'eim avâi rein à la maison.

— Va-t'ein vito ein demandâ onna folhe âo rêgent ! dit Dâvi à sa boëba.

Et sein décheindrè de tsévu, ye preind on bocon de griâ rodze, l'écrit l'ordonnance su la porta de grandze, lau dit de la copyi po allâ queri lo remâdo et part âo trot po Tsezeu yô ye remettè lo bré à Toinon.

Cliâo bravè dzein de Remanè voilliront copyi

l'ordonnance, mâ pas fotu : ne lâi compregnon rein dâo tot, ne saviont pas recougnâtrè lè lettrè, ne lâi veyont qué dâu fû et de la paille de fer. L'éfiont dein ti lâo z'états avoué clia diabllia d'ordonnance, quand lo père-grand qu'étai on tot malin, dese :

— Sédè-vo cein que faut fère ?

— Et quié ?

— Ye faut etsellâ lo gros tsai, dépeindrè la porta de grandze et la menâ à Losena ; l'apotiquière verra li-mêmo cein que lo dotteu a écrit.

— Vo z'âi réson, père-grand, no vein applèyi et parti tot tsaud.

Et ye firon coumeint avâi de lo père-grand.

Eh bin ! lé dzein de Losena, que sont portant prâo rusâ, n'ont jamé pu savâi porquiet, on dévè lo nê, lâi avâi devant onna framacie, on tsai à etsila, su ci tsai on gros lan, et su ci lan on framacien à quatre. A. R.

* * *

Ein liésait lou Conte de la senâna passâ, su tzaï su oun'histoire iô on s'ôquippé de mê.

L'ami P. A. G. a-te volu mé bouta per la langua dâo mondou ? Ne craïou pas et pou mé tzaudrai, por mé è rizu tot mon saouï, et tot vieillou et corbâ que su, mé su redreché.

Frantzemeint ya dé quiet, tota ma via mé su z'âo crullié la teïta ein mé demandâit : Que porrai-tou bin faire d'estra por qu'on ne l'ubliâ pas tot à fé quand on yadzou te medzéré lè salerdés per la racena ? Jamais n'è pu trovâ oquie ; l'ami P. A. G. est z'âo pe avu quiet mè et, azai sein lou vulliaï, l'a trovâ dao proumier coup. C'est on serviço qu'ie m'a reindu, assebin quand ei veindret mè trovâ, ari adé por li dé quiet tzerdjer sa pipa avoué dao bon et vretabliou supérieur.

Tot parein faut pou po dévini célébrou.

Su ce, onna bouna pougna de man.

C. S. daô Tzenet.

LE MIRACLE DE LA FONDUE

QUAND le train eut laissé sous un blanc nuage les dernières vignes de Versoix, Albert Despâquis se sentit oppressé. Ce convoi s'élançant sur Lausanne, c'était bien un peu le convoi qui s'éloigne du rivage aimé ! Et Albert en venait à se comparer au voyageur qu'attendent les terres lointaines et inconnues.

Ce soir de septembre prêtait aussi à la mélancolie. Déjà, les lampes électriques avaient balayé les dernières lueurs d'un jour pluvieux. L'averse frappait les vitres, y dessinait de multiples ruisseaux : à peine pouvait-on distinguer le reflet jaune des lampes, qui courait sur le talus, traversait les poteaux, volait sur les fils du télégraphe.

Des quatre voyageurs, deux somnolaient, le troisième clignait des yeux pour mieux lire son journal. Despâquis, en proie à ses mornes pensées, se laissait prendre à la polka monotone des essieux.

Il était donc neurasthénique ? Pas le moins du monde. Connaissez-vous d'ailleurs un Genevois atteint de cette fâcheuse affliction ? Non, Despâquis était triste parce qu'il quittait Genève, son Vieux-Faubourg, ses amis, parce qu'il brisait en une heure de train, ses petites habitudes de tous les jours. Evidemment, de Genève à Lausanne, la distance est peu de chose, mais, voyez-vous, on a beau être tous du même pays, on n'en conserve pas moins ses fa-

cons, son parler, son accent même. Alors, quand il faut tout quitter et que, comme dit le poète : « les tours de la cathédrale s'estompent dans le brouillard », on devient drôle, on se sent perdu, isolé. On a peur de l'heure qui vient et l'on voudrait aussi qu'elle soit déjà vécue.

Notre triste voyageur se souvenait vaguement de Lausanne. Des rues qui montaient, montaient..., d'autres qui descendaient, descendaient... c'était à peu près tout ce qu'une course d'école lui avait permis de voir. Ah ! ça ne valait sûrement pas Genève, avec ses quais, sa rade ovale, ses ponts tout blancs, ses îles — ou ses presqu'îles. Et puis, il était prévenu. Des histoires où il était question d'écoles de recrues, de la Pontaise, de courses au Chalet-à-Gobet. On lui avait dit, souvent, en matière de conclusion : « Tu sais, veille-toi bien ! Ils n'aiment pas les Genevois, là-bas !... »

Aussi n'était-il pas très rassuré. A mesure que le train brûlait les petites gares, il se demandait s'il n'aurait pas mieux valu rester chez lui.

* * *

Les premiers jours furent vraiment durs. Notre Genevois ne connaissait personne. Ses huit heures passées à des alignements de chiffres dans le bureau sombre de la rue Pichard, Despâquis regagnait sa chambre. Il l'avait choisie à Chauderon. De là, il voyait les Alpes savoyardes rejoindre les premiers versants du Jura. Dans ce creux, pensait-il, c'est Genève ! Je n'en suis donc pas bien loin, puisque j'en aperçois l'endroit.

Petit à petit, il se reprit à rire, à plaisanter. Il fit des mots ! Car un Genevois sait toujours « faire des mots ». Quelques « connaissances », faites au café, à la pension, devinrent vite des amitiés. Lui qui avait voulu s'isoler ! C'était bien mal se connaître. Car, sous son apparence ironique, presque moqueuse, se cachait un naturel sensible, aimant à se communiquer. Il commença donc de blaguer et, quand il allait un peu fort, on disait, en le regardant :

— Ces Genevois, ils sont bien tous les mêmes !

Il avait cependant des discussions assez vives. Toujours avec le même : un authentique Lausannois, aussi Vaudois que lui, Despâquis, était Genevois. Son interlocuteur, par exemple, se moquait du lac de Genève. Il allait jusqu'à prétendre que la petite gouille des Genevois n'était rien à côté de ce qui restait aux Vaudois. Il insinuaient que les Genevois étaient des accapareurs. Alors, pour se venger, Albert critiqua le style de la grande gare. Ce fut un beau conflit.

— Eh bien, avait dit Samuel, parlons-voir de la vôtre, de gare ! Une belle boîte ! Ça veut se monter le cou et venir critiquer nos monuments...

C'est comme pour le Grand Théâtre, Samuel ne voulait jamais admettre que celui de Genève fût plus grand et plus beau. Despâquis entraînait dans de longues descriptions ; il parlait de peintures, de sculptures, d'éclairage, de hauteur. Le nombre des places même ne put convaincre Samuel. Il répétait toujours, à demi-goguenard :

A part cela, ils étaient de grands amis. Mais, quand Albert était loin de Samuel, il disait :

— Ce qu'il est dur à la comprenaille, ce sacré Vaudois.

Et Samuel, de son côté, pensait :

— Ces Genevois, parce que ça vient de Genève, ça voudrait nous en faire accroire.

* * *

Tout fringant dans son bel habit bleu, le chapeau de paille légèrement penché, Albert Despâquis faisait les cent pas sur la place Saint-François. Samuel était en retard, mais il ne s'en impatientait guère. Cinq heures venaient de sonner et, en ce samedi, la foule était grouillante. Cinq heures, n'est-ce pas le moment d'aller de la rue de Bourg au Grand-Pont, du Grand-Pont à la rue de Bourg ? Cela lui rappela Genève, les rues basses. Ce qu'on devait s'y regarder, en ce moment !

Paisiblement, comme s'il était en vacance, Samuel apparut :

— Eh bien, ça va ?

— Pas mal, allons voir cette fondue.

Car Samuel avait promis une fondue à sa

« crouille de Genevois », comme il l'appelait. « On ira la manger au Comptoir, avait-il dit. Tu vas voir s'il n'y a qu'à Genève qu'on sait s'amuser. »

Albert, alléché, allongea ses grandes jambes. Tout alla bien jusqu'au Pré-du-Marché, où une dispute faillit éclater. Le Genevois prétendait qu'à Lausanne on ne voyait jamais de reblochons. Ce à quoi Samuel rétorqua qu'il devait regarder par dessous ses loignons.

Ils arrivèrent enfin au Comptoir et trouvèrent difficilement deux places. L'odeur du fromage dominait dans la vaste cantine, la fumée bleuissait la haute ferme, retentissante d'éclats de rire et de discussions fébriles.

La fondue servie, Samuel déclara prendre soin de la flamme. Les morceaux de pain, entraînant de longs fils, disparurent dans des bouches enthousiastes. Albert déclara qu'une lettre ne passait pas si bien à la poste, et Samuel parla de lui « faire prendre une caisse ». Despâquis l'en défia, assurant qu'il ne prenait jamais que des cafés-crème. Mais, comme Samuel parlait d'affront, il voulut bien consentir à prendre un seul et unique verre d'Aigle. En rien de temps, et sans qu'il s'en fût aperçu, il en avait bu trois.

Alors, la conversation s'anima. Samuel interpella tout le monde et Albert prétendait chanter — par cœur — toute la partition de Faust. En fait il chanta un moment et dut s'incliner devant l'indifférence générale. De son côté, Samuel avait entamé une longue dissertation sur le chamoisage des peaux de lapins. Puis on fit « schmollitz ». Albert se sentait plein de vie ; ses oreilles bourdonnaient doucement. Il n'entendait qu'un murmure incessant sans parvenir à comprendre la moindre parole. Il voyait des bouches s'ouvrir, se tordre, se fermer et aucun son n'en paraissait sortir. Il eut un sourire béat et, soudain, hurla à tue-tête :

— *Cé qué l'ainô...*

Quelques bouteilles vinrent encore, qui achevèrent les deux Confédérés. Ce fut alors la descente en ville, entre les rails du tram — pour ne pas se tromper de chemin. Les mots d'amitié fusèrent. Des protestations d'estime s'élevèrent, énergiques, presque menaçantes. Samuel reconduisit à son domicile le représentant de la cité de Calvin-le-Sobre, car Albert prétendait effectivement ne se tenir debout « que parce que c'était la mode ». Ils se séparèrent enfin, après s'être juré longuement une alliance indissoluble, indestructible.

Ainsi, dans leur broillard, disparut à jamais le nuage qui semblait les séparer. Une fois de plus la Confédération s'affirmait fondue. Car la fondue, n'est-elle pas ici un symbole ? Un pour tous, tous pour un !

H. Chappaz.

LA PIPE ET L'ALLUMETTE

Fable-scie à propos de la question d'Orient.

*Un calumet,
Qu'aitumait
L'allumette*

*D'un pacha qui se nommait
Alu, réclamait :*

*« Pourquoi faut-il qu'Alu mette
Cette maudite allumette
Dans mon tabac parfumé
Comme en mai*

*Les roses du Mont Hymette ?
Il faut vraiment, pour qu'il commette
Un acte aussi déprimant,
Que ce Turc soit Allemand ! »*

*« Non, répliqua l'allumette ;
Qu'on me permette
De m'exprimer :*

*Ce n'est pas pour l'opprimer,
Je présume,
O calumet,
Qu'Alu met*

*Dans ton gros ventre d'écume
Ce brasier qui te consume ;
Mais*

*C'est afin que ton rogomme
Délecte son cœur d'homme,
Tout comme
Le fumet*

D'un vin qu'on renomme

Délecte le gourmet. »

Ainsi parla l'allumette.

Et la pipe se taisait,

Mais à part soi se disait :

« Elle conte une sornette !

Pourtant la chose est fort nette :

S'il plaît au Turc de fumer,

Rien ne sert de réclamer ;

Il faut bien qu'on se soumette

Lorsqu'on n'est ici-bas

Qu'une pipe et du tabac ! »

T. RITTENER.

AUTOUR DU CAQUELON

NOUS avons un vague soupçon d'avoir déjà donné jadis la recette que voici. Ah ! basta elle peut se répéter, comme toutes les bonnes choses.

C'est une recette de la fondue telle qu'elle a été extraite des papiers de M. Trolliet, bailli de Mondon, au canton de Berne.

« Pesez le nombre d'œufs que vous voudrez employer d'après le nombre présumé de vos convives. Vous prendrez ensuite un morceau de fromage de gruyère pesant le tiers, et un morceau de beurre pesant le sixième de ce poids.

Vous casserez et battrez bien les œufs dans une casserole ; après quoi, vous y mettrez le beurre et le fromage râpé ou émincé.

Posez la casserole sur un fourneau bien allumé et tournez avec une spatule, jusqu'à ce que le mélange soit convenablement épais et mollet, mettez-y peu ou point de sel, suivant que le fromage sera plus ou moins vieux, et une forte portion de poivre, qui est un des caractères positifs de ce mets antique ; servez sur un plat légèrement échauffé ; faites apporter le meilleur vin qu'on boira rondement et on verra merveilles. »

* * *

En reproduisant cette recette, Brillat-Savarin raconte la querelle des fourchettes et des cuillers, qui éclata à Belley, vers la fin du dix-septième siècle.

Un M. de Madot fut nommé à l'évêché de Bell et y arriva pour en prendre possession.

Ceux qui étaient chargés de le recevoir avaient préparé un festin digne de l'événement ; parmi les entremets brillait une ample « fondue », dont le prélat se servit copieusement. Mais se méprenant à l'extérieur et la croyant une crème, il la mangea à la cuiller, alors que de temps immémorial on se servait de la fourchette.

Les convives, étonnés de cette étrange, se regardaient du coin de l'œil et avec un sourire imperceptible. Cependant, le respect commanda la silence, car tout ce qu'un évêque, venant de Paris, faisait à table, surtout le premier jour de son arrivée, ne peut manquer d'être bien fait.

Mais l'événement s'ébruita et dès le lendemain on ne se rencontrait point sans se demander :

— Eh bien ! savez-vous comment notre nouveau évêque a mangé, hier soir, sa fondue ?

— Eh ! oui, je le sais ; il l'a mangée avec une cuiller. Je le tiens d'un témoin oculaire.

La ville transmet le fait à la campagne, et après trois mois il était connu de tous dans le diocèse.

Cet incident faillit ébranler la foi des traditions listes. Il y eut des novateurs qui prirent le parti de la cuiller, mais ils furent bientôt oubliés : la fourchette triompha, et plus d'un siècle après il y avait encore des gens qui s'en égayaient en contant, riant d'un rire immense, comme quoi M. de Madot avait une fois mangé de la « fondue » avec une cuiller.

A l'école (authentique). — La maîtresse expliquait que Dieu est tout puissant. Un écolier tout jeune demanda ce que cela signifiait.

— C'est bien simple, dit la maîtresse : Dieu peut faire tout ce qu'il veut.

— En voilà un qui en a de la veine ! répliqua l'enfant.

AU CAFÉ. — Je n'aime pas la fondue.

— Pourquoi ?

— Je n'aime pas le fromage.

— Oh ! un type qui n'aime pas le fromage, c'est une vie gâchée. M. P. L.